

Julie Deliquet : « Inventer le théâtre de demain sans réduire la création »

INTERVIEW - La metteuse en scène a pris la tête du théâtre Gérard Philippe à Saint-Denis au début du confinement et lance aujourd'hui sa saison. Impressions sur une rentrée particulière.

Par Philibert Humm

Publié le 9 septembre 2020



« Des injonctions peuvent naître de belles choses. Parfois la contrainte est féconde », confie Julie Deliquet. DAVID COULON/Madame Figaro

Après deux mises en scène à la Comédie-Française et l'adaptation d'*Un conte de Noël* au Théâtre de l'Odéon, Julie Deliquet a souhaité s'installer dans un théâtre.

LE FIGARO - L'annonce de votre nomination à la tête d'un centre dramatique national en a surpris plus d'un. Avez-vous hésité à vous lancer dans cette aventure ?

Julie DELIQUET - Bien sûr que j'ai hésité ! Mais disons que ça correspondait à un besoin de m'installer et de « sédentariser » en quelque sorte. Je suis assez anxieuse dans la vie, et si je ne faisais que des spectacles, il y aurait quelque chose de trop grave entre guillemets. Quand on crée un spectacle, on cherche à questionner le monde. Et je ne peux pas le questionner si je ne suis pas pleinement dans ce monde. C'est pour cette raison que j'encourage toujours mes acteurs à travailler aussi avec d'autres, à voir du pays comme on dit. D'ailleurs, je commence toujours les répétitions chez l'habitant, dans des restaurants, des maisons... J'ai besoin de partir du réel pour tendre vers la fiction.

Vous avez succédé à Jean Bellorini dans un contexte particulier. Qu'est-ce que représente le fait de tenir les rênes d'un théâtre aujourd'hui ?

On ne va pas se mentir, c'est difficile. Il paraît que le monde d'hier est révolu, qu'on ne pourra plus faire comme d'habitude là où moi-même je n'ai jamais vraiment fait « comme d'habitude »... C'est comme si je devais apprendre ce qui se fait normalement pour ne pas le faire. Et en même temps, je me dis que cette situation est inédite, personne ne l'avait vécue. Expérience ou pas expérience, il faut bien faire face, reprendre vie et installer un projet.

Justement, quelle sera la « patte » Julie Deliquet à Saint-Denis ?

Je vais d'abord tâcher d'accompagner la nouvelle génération, les jeunes collectifs, les femmes artistes aussi, qui souffrent encore de réelles inégalités, notamment dans la production. Il s'agira d'être en prise avec le territoire, de ne pas faire du théâtre « hors-sol ». Une première saison est toujours fondatrice et engageante. Avec ce qui nous arrive, j'ai dû me défaire d'une certaine insouciance.

La culture est mésestimée dans sa fonction première au sein de la société. Nous avons suffisamment d'humilité pour avoir entendu et attendu notre tour, mais on ne peut pas être relégués au dernier rang Julie Deliquet

La perte de cette insouciance aura-t-elle, selon vous, une incidence sur la création dans les années à venir ?

C'est à craindre. Comme tous les arts vivants nous sommes en première ligne. L'enjeu sera d'inventer le théâtre de demain sans pour autant réduire la création artistique et la formater au nom du principe de précaution. S'interdire les grandes formes, les entractes, reviendrait à se priver de ce qui nous laisse en tant que spectateur des souvenirs à vie. Même si de ces injonctions-là peuvent naître de belles choses. Parfois la contrainte est féconde.

Vous ouvrez votre saison avec la reprise du *Conte de Noël*, adaptation du film d'Arnaud Desplechin. La mise en scène a-t-elle été revue et corrigée ?

Finalement non. Les dernières directives du gouvernement ne nous obligent plus à maintenir sur scène une distanciation physique. Les scènes d'embrassade par exemple seront jouées telles qu'elles l'étaient à l'Odéon. C'est une décision que nous avons prise ensemble, avec les acteurs, en insistant sur le fait qu'il faudrait être exemplaires dans nos vies respectives. Parce qu'évidemment si un cas de contamination apparaît, la sanction sera immédiate.

À l'issue du confinement, les trains se sont remis à rouler, les avions à voler mais les théâtres restaient désespérément fermés. Comment l'avez-vous vécu ?

Ça prouve à quel point la culture est mésestimée dans sa fonction première au sein de la société. Nous avons suffisamment d'humilité pour avoir entendu et attendu notre tour, mais on ne peut pas non plus être relégués au dernier rang. Ou alors, effectivement, c'est très dangereux. Tout un secteur est en péril, et on n'a pas fini d'en mesurer les conséquences.